

M. André Billy demande que les quaranté heures s'accompagnent « au plus tôt de nouvelles taxes sur les marques d'apéritif », et il ajoute :

Et que par la même occasion on détaxe le livre! Car, à la même heure où nous voyons la consommation des apéritifs doubler, nous voyons les livres ne se vendre presque plus. Le livre se meurt et l'apéritif est florissant. Est-ce ce qu'on appelle le progrès? Est-ce l'exemple que la France doit offrir au monde?

Je doute cependant qu'à l'occasion de la Fête Nationale les débits et établissements assimilés soient tenus de fermer le 14 juillet. Périissent plutôt, n'est-ce pas, les librairies!

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

Ballets Russes de Monte-Carlo : trois créations de M. Fokine, *Don Juan*, musique de Gluck; *L'Épreuve d'Amour*, musique de Mozart; *Les Elfes*, musique de Mendélssohn. — Opéra-Comique : *La Chambre bleue*, comédie lyrique en un acte, livret de M. H. Prunières, musique de M. Daniel Lazarys.

Le premier des spectacles de la « Saison théâtrale internationale » ouverte aux Champs-Élysées à l'occasion de l'Exposition, a été donné par la troupe des Ballets Russes de Monte-Carlo. On sait que le Théâtre des Champs-Élysées est, en effet, le théâtre officiel de l'Exposition, la salle nouvelle du Trocadéro ne devant être achevée, selon les prophéties les plus favorables, que longtemps après la fermeture de la dite exposition. À quelque chose, malheur est bon, c'est bien le cas de le dire, en ajoutant même que deux malheurs valent mieux qu'un, puisque le retard motivé par l'incendie de l'Opéra, l'an dernier, nous a valu la première résurrection du théâtre des frères Perret, et puisque l'inachèvement de la salle nouvelle nous vaut de retrouver, pour la « grande saison internationale » ce théâtre qui est un chef-d'œuvre d'architecture moderne tout à fait digne d'être montré aux étrangers. J'ajoute tout de suite que le premier spectacle, celui que nous ont donné les Ballets Russes de Monte-Carlo, est ravissant, fort digne, lui aussi, d'une audience étendue, et qu'il est seulement très fâcheux que le retard de trois semaines mis à ouvrir l'exposition l'ait fait passer bien avant que les foules espérées aient pris le chemin de Paris.

M. René Blum a réussi cette gageure de succéder à Serge de Diaghilew. Il s'est assuré la collaboration de M. Michel Fokine — à qui nous devons quelques-unes des créations les plus heureuses de Diaghilew — et, patiemment, il a reconstitué une troupe chorégraphique qui peut aujourd'hui supporter la comparaison avec les anciennes troupes des Ballets Russes, premiers du nom. Meses Nana Gollner, Maria Ruanova, MM. André Eglevsky, Lebercher, par exemple, sont des artistes de premier ordre. Et puis, continuant la tradition, en faisant appel à des artistes comme MM. Visconti, Andreu et André Derain pour les décors, M. René Blum a su réaliser cette heureuse alliance des arts plastiques et de la musique dont le souvenir de ce qu'elle fut parfois au temps de Diaghilew nous émerveille encore.

La troupe des Ballets Russes nous présente donc cette saison trois nouveautés dont l'intérêt, à des titres divers, est certain. *Les Elfes*, un acte de variations chorégraphiques sur le *Concerto en ré*, de Mendelssohn, ne révèlent évidemment rien au musicien, mais sont un pur enchantement pour quiconque est sensible à la grâce des mouvements, aux combinaisons mobiles des couleurs et des jeux de la lumière. On imagine difficilement ces choses quand on ne les a pas vues, et toute la poésie de Shakespeare s'anime comme en un songe, en effet, dans cette mise en scène adorablement féerique. M. Marcel Reynal, violon solo des Concerts de Monaco, a partagé le succès des danseurs.

*Don Juan* est la pièce principale de cette série. Le scénario se rapproche plutôt de la comédie de Molière que de l'opéra de Mozart. Elvire est, ici, la fille du Commandeur, et, à la nuit, don Juan vient jouer une sérénade sous les fenêtres de la belle; mais le père survient et dégaine, don Juan riposte et le tue. Il s'enfuit en envoyant cyniquement un baiser à Elvire. Il se rend à un souper auquel il a invité quantité d'amis et d'amies, et il pousse l'audace jusqu'à faire enlever Elvire et l'amener de force, en grand deuil, au festin. Le spectre du Commandeur vient troubler la fête. Les assistants, terrifiés, s'enfuient dans toutes les directions, cherchant à se cacher. Elvire, à la vue de son père, s'est évanouie. Seul don Juan fait face au fantôme, s'avance à sa rencontre et, pour le

narguer, l'invite à s'asseoir à table. Le spectre refuse, mais, à son tour, invite le séducteur à lui rendre visite au cimetière. Don Juan accepte par bravade et le spectre s'évanouit. Elvire reste étendue à terre et, sans plus s'occuper d'elle, don Juan prend son manteau, son épée et son chapeau, et, suivi de Sganarelle terrorisé, se met en route d'un pas ferme. Il arrive au cimetière avant l'aube. La statue l'adjure de se repentir, mais en vain. Il raille. Ses amours passées défilent devant ses yeux, comme pour allumer en lui un regret, un peu de pitié. Il reste insensible, les tourne en dérision. Son âme est perdue sans espoir, et, sur un signe de la statue, les Furies vomies par l'Enfer se saisissent du libertin et le conduisent aux tortures éternelles. La partition de Gluck est importante. Elle a été écrite dans la période qui précède la composition d'*Orphée*, à peu près au même moment que *L'Ivrogne corrigé* et *Le Cadi dupé*, ouvrages qui, dans son abondante production, ne comptent guère. Ce *Don Juan* de Gluck fut créé à Vienne en 1761 avec une chorégraphie d'Angiolini, dont se sont inspirés MM. Erle Allatini et Michel Fokine pour le remettre en scène. Ont-ils été trop respectueux de l'ancien libretto? Il y a des longueurs dans ce spectacle, plein d'excellentes choses d'ailleurs, et qui sembleraient meilleures encore si l'action était moins languissante. Les décors et les costumes de M. Mariano Andreu sont fort beaux.

*L'Épreuve d'amour* est une aimable chinoiserie qui nous montre un mandarin exhalant son amertume contre l'humanité entière et les animaux eux-mêmes, acharnés à l'empêcher de s'enrichir, seul but de sa vie. Il lutte contre tout et contre tous, bat l'amoureux de sa fille, car il la voudrait marier à un opulent ambassadeur. L'amoureux se déguise en dragon, et ainsi accoutré, chasse son adversaire avec l'aide de quelques amis déguisés en bandits. Les drilles, prenant leur rôle au sérieux, pillent l'ambassade, et le diplomate, devenu pauvre, se voit refuser la belle par le beau-père cupide. Le trésor va lui être rendu, mais trop tard : il est parti, furieux. L'amoureux, délivré de son rival, épousera la belle. Et tandis que la procession nuptiale s'éloigne, singes et papillons viennent de nouveau agacer le Mandarin et lui montrer qu'un seul défaut,

le plus décevant de tous, sépare les animaux des hommes : la cupidité.

J'ai dit déjà que le décor et les costumes d'André Derain, la chorégraphie de Michel Fokine, constituent un spectacle infiniment agréable. La musique, affirme le programme, est de Mozart. Elle aurait été perdue, puis découverte en 1928, et exécutée alors en Allemagne. Mozart l'aurait écrite en 1791, au moment du Carnaval, et lui-même aurait imaginé le scénario. 1791, c'est l'année de la *Clémence de Titus*, de la *Flûte enchantée*, des grandes Symphonies, du *Requiem*, c'est l'année de la mort... Cette musique ne porte point la marque du génie comme les pages illustres dont elle serait contemporaine. Elle est aimable, elle est charmante. On peut ajouter qu'elle est mozartienne; il n'est pas évident qu'elle soit de Mozart, et j'ai récemment entendu telles œuvrettes de Campra et de Destouches — cependant plus anciennes de près d'un demi-siècle — qui ont cette grâce, et dont l'attribution, si on n'en connaissait pas les auteurs, prêterait pareillement à discussion. Quoi qu'il en soit, notre plaisir n'en saurait être diminué. Que *l'Épreuve d'amour* soit de Mozart ou non, qu'elle soit de 1791, plus vieille ou plus récente, le spectacle n'en est pas moins charmant, la chorégraphie n'en est pas moins réussie, les yeux n'en sont pas moins à la fête, et la musique offre tout ce qu'il faut pour séduire les délicats.

L'orchestre de Monte-Carlo est fort bien dirigé par M. Hofmekleris.

### §

Une fugue d'Emma en compagnie de Léon... Ce n'est pas l'héroïne de Flaubert, mais l'héroïne de **la Chambre bleue**, la nouvelle de Mérimée, et de cette *Chambre bleue*, véritable boîte à surprises d'où sortent tous les embarras et tous les ennuis qui peuvent troubler deux amants, M. Henry Prunières a très adroitement, très légèrement, tiré un livret d'opéra-comique en un acte, mis en musique par M. Daniel Lazarus. M. Lazarus est l'auteur d'une *Symphonie avec hymne* qui lui fait honneur. Il a voulu montrer qu'il était également capable d'écrire de la musique légère. Une partie du public a manifesté bruyamment son hostilité à l'œuvre nouvelle.

Sans doute M. Lazarus est-il moins à l'aise pour exprimer l'humour subtil de Mérimée que le lyrisme, mais sa partition est écrite avec agrément et instrumentée avec soin, bien que parfois avec quelque lourdeur. Mme Fanelly Revoil, MM. Tubiana et Arnoult la chantent, et M. Roger Désormière la conduit avec toute l'intelligence et tout l'art qui peuvent le mieux la servir. Le décor de M. Dignimont est spirituel et charmant.

On a repris *Gianni Schicchi*, fort agréable farce et incontestable chef-d'œuvre de Puccini. M. Balhon, Mlles Jane Roland, Tiphaine, MM. Pujol et Morturier, l'orchestre conduit par M. Jean Morel, méritent d'être également félicités.

RENÉ DUMESNIL.

### ARCHÉOLOGIE

Raymond Matton : *La Pologne*, Fernand Nathan, éditeur. — M. Percheron : *Moscou*, même éditeur. — Louis Porcheron : *L'Andorre*, Editions « Quo Vadis », 107, rue de Paradis, Marseille.

Voici un volume consacré à **La Pologne : Ses aspects. Son Histoire. Sa vie d'aujourd'hui**. Edité avec soin, ce bel ouvrage est illustré de nombreuses photographies et comporte de plus deux cartes sur feuilles libres. L'auteur, qui a été pendant six années professeur à l'Institut français de Varsovie, a circulé dans tout le pays, visité villes et campagnes. Son livre, clair, bien ordonné, nous fait connaître exactement, et d'agréable manière, ce qu'est cette nation, notre alliée séculaire, que trop de Français ne connaissent que de nom. Sait-on qu'elle compte 33.500.000 habitants, que malgré une mortalité infantile importante, en voie de régression, les naissances présentent un excédent plus élevé que dans aucun autre pays d'Europe? Une superficie de 388.000 kilomètres carrés (presque celle de l'Allemagne) ne permet pas encore actuellement de nourrir une population en majorité rurale, car de grandes régions sont dépeuplées; d'immenses forêts et surtout des marais, ceux de Pinsk principalement, qui couvrent 40.000 kilomètres carrés. Le problème de l'émigration est sans cesse à résoudre; les pays qui étaient ouverts librement ont dû fermer ou réglementer les entrées; en 1919 plus de 500.000 Polonais furent admis à venir travailler chez nous pour combler les vides causés par la guerre; mais, la